

## L'EXIL AMÉRICAIN DE MARGUERITE YOURCENAR: ENTRE DEVENIR ET REVENIR

par Lucile DESBLACHE (Université de North London)

I will not serve that in which I no longer believe, whether it call itself my home, my fatherland or my church : and I will try to express myself in some mode of life or art as freely as I can, using for my defence the only arms I allow myself to use – silence, exile, and cunning.

James Joyce, *The Portrait of an Artist as a Young Man*.

Toute réflexion sur l'exil implique à la fois "pensée questionnante"<sup>1</sup> et pluralité de réponses. Des notions infiniment diverses et parfois apparemment incompatibles s'y rattachent : on pense surtout au bannissement, à la déportation, à l'arrachement, à la migration. En définissant l'exil comme 'chose morale et non matérielle', sémantiquement éclatée hors de sa signification première et unique, Victor Hugo lance le terme sur la voie du post-modernisme. Déterminé par les rapports problématiques entre lieu et sujet, il évoquera désormais avant tout isolement, aliénation, exclusion, rejet et nostalgie. Il implique en outre un rapport à l'ailleurs qui propulse hors de soi par obligation et non par plaisir. En dépit de cette multiplicité de sens, il me paraît possible de regrouper ces termes apparentés en deux catégories distinctes subordonnées à l'étymologie du mot. D'une part ceux qui se rapportent avant tout à un état – subi ou choisi – d'éloignement *hors du pays* d'origine, voire de la référence d'origine.<sup>2</sup> D'autre part, ceux qui sont reliés au verbe *salire*, et suggèrent donc l'idée de saut, de mouvement. Cette dualité du mobile et de l'immobile, de l'errance et du statisme correspond à un trait

---

<sup>1</sup> Hugette DUFRESNOIS, Christian MIQUEL, *La Philosophie de l'exil*, L'Harmattan, Paris, 1996, p. 7.

<sup>2</sup> *Ex* suggère naturellement aussi le déplacement, mais il le fait à partir d'un repère donné et c'est dans ce rapport à ce qui ne bouge pas que je l'entends ici.

essentiel de Marguerite Yourcenar et de sa production artistique. L'impact des influences étrangères sur son œuvre est essentiellement centré autour de cette ambiguïté. Si sa passion des voyages révèle un désir de l'ailleurs et un plaisir de l'autre généré par la mouvance tout comme par la multi-appartenance de l'écrivain, l'exil a en revanche contribué à engendrer ce que j'appellerai un immobilisme de l'éternel retour, qui contrôle cette attirance vers l'ailleurs et oriente la quête de la romancière vers l'universel. Suscité par un repli sur soi, il renforce sa marginalité intérieure. Marguerite Yourcenar est en effet triplement marginalisée, de par son appartenance ethnique, en tant que femme de lettres, et en tant qu'homosexuelle, dans un pays où "le conformisme sexuel était considéré comme essentiel à la sécurité nationale."<sup>3</sup> L'exil aux Etats-Unis signifie également pour elle mouvance douloureuse de la rupture par rapport à soi et à ses repères, rupture qui s'est avérée brutale et plurielle puisqu'elle concernait les domaines linguistique, professionnel, socio-culturel et affectif. Sa réponse à une telle attaque, aussi violente que stimulante, et d'autant plus dure qu'elle est choisie, est celle qu'on attend. L'auteur se retrouve dans la stabilité d'un héritage acquis lui permettant de transcender cet éclatement par la continuité d'un temps et d'un espace historiques excluant une conception fragmentée du changement. Mon propos ne consistera donc pas tant à étudier la représentation du motif de l'exil dans sa littérature qu'à examiner l'effet de l'exil et de l'ailleurs, notions complémentaires parfois opposées mais difficilement séparables, dans le contexte de son vécu, sur sa créativité. Il me semble par conséquent essentiel en premier lieu de relier ces notions au contexte de sa vie personnelle, de déterminer quelles formes d'exil la concernent et quel genre d'exilée elle représente.

Je considérerai tout d'abord la notion d'exil au sens propre du terme. Généralement l'exilé(e) a une conscience très nette de son pays

---

<sup>3</sup> "Sexual conformity was seen as essential to national security", Linda K. KERBER, Jane Sherron DE HART, *Women's America*, 4th edition, Oxford University Press, 1995, p. 468. En dépit de ce conformisme, Josyane Savigneau remarque, en conversation avec Anne Garréta, que les voix homosexuelles féminines en littérature francophone sont quasi absentes en France, alors qu'elles semblent éclore à l'étranger, en particulier en Amérique du Nord. Ceci serait dû d'une part à un besoin de distance vis-à-vis du pays natal, d'autre part à la nature du conformisme anglo-saxon qui force une prise de position en ce qui concerne les appartenances religieuses, morales ou politiques. Voir à ce sujet Josyane SAVIGNEAU, *Same sex, different text*, Yale French Studies n° 90, 1996, p. 220 à 224.

Marguerite Yourcenar quant à elle, a toujours eu tendance à récuser tout sentiment d'exclusion ou de marginalisation. (Voir note 12).

d'origine quel que soit le pays d'accueil dans lequel il ou elle échoue. C'est vis-à-vis de ce dernier qu'il ou elle éprouve des sentiments ambivalents. Or, dans le cas de Marguerite Yourcenar, les rôles territoriaux sont en quelque sorte inversés, puisque ce sont les Etats-Unis qui, indubitablement, sont associés à l'exil ; ils sont pour celle qui n'a jamais été séduite par le mythe de l'Amérique, le lieu de la cassure forcée avec l'Europe, et celui de la sédentarité contrainte de deux longues décennies.<sup>4</sup> En revanche, le pays d'où elle s'arrache est moins distinct ; s'agit-il de la France, de la Belgique, ou de la Grèce où elle avait essayé sans succès de s'expatrier avant son départ pour les Etats-Unis ? A vrai dire de l'Europe tout entière, cette Europe vers laquelle elle vole à la moindre occasion, lui restant le plus souvent fidèle dans ses voyages : exception faite de quelques séjours en Amérique du Nord, dont le premier précéda de quelques mois son installation aux Etats-Unis, elle ne se laissera en effet tenter par des périples extra-européens qu'à la fin de sa vie. Il est toutefois fort probable que, dans sa peur de se dévoiler et dans son refus d'une conception post-moderniste du terme, elle aurait réfuté le qualificatif d'exilée tout comme elle s'est opposée à celui de réfugiée. Sa rupture brutale avec l'Europe en 1939 a certes été suivie, pour raisons personnelles, puis politiques et enfin économiques, d'une dizaine d'années qui portent les marques d'un exil douloureux, mais elle était au départ le fruit d'une décision volontaire :

Je n'étais pas [...] une réfugiée française aux Etats-Unis, au sens propre du terme, car j'y suis allée de mon plein gré pour des raisons d'amitié et de projets littéraires (conférences, voyages) et si les événements politiques, la santé et d'autres raisons personnelles encore m'y ont retenue plus longtemps que je n'avais pensé, je n'ai en aucun cas été *forcée* d'y rester parce que mon pays était pour moi fermé.<sup>5</sup>

Sa remarque met également l'accent sur le fait que cette décision est entièrement individuelle et qu'elle se trouve dans une situation privilégiée où elle ne se voit pas, contrairement à la plupart des femmes de son époque, contrainte de suivre un mari ou une famille dans leurs mouvements migratoires. Néanmoins, si elle n'était pas

---

<sup>4</sup> Il s'agit des années 1939-1950, et de la période des années soixante-dix correspondant à la maladie de Grace Frick.

<sup>5</sup> Fonds Harvard, lettre à un de ses correspondants polonais du 29 juin 1954 citée par Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Gallimard, 1990, p. 171. C'est l'auteur qui souligne. Paradoxalement comme toujours, elle reviendra toutefois plus tard sur cette restriction, lorsqu'en parlant de Caillois elle dira : "Vers 1943 [...] nous étions volontairement des exilés l'un et l'autre", *ibid.*, p. 168.

une réfugiée au sens politique du terme, elle l'était peut-être sur le plan professionnel puisqu'elle ne quitte l'Europe qu'à contre-cœur, après avoir essayé d'y obtenir, en vain et en dépit de ses succès littéraires de jeunesse, un poste culturel. En fait, l'aventurière de 1939 ne savait pas encore que cette expatriation allait prendre certains traits de l'exil dont elle admet dans la même lettre avoir souffert :

Néanmoins, je sais ce que c'est de se trouver en pays étranger où un élément de méfiance ou d'incertitude subsiste toujours à notre propos, quoi qu'on fasse, et de s'y trouver parfois démuné de moyens.<sup>6</sup>

Le déchirement est suggéré, même si la confession reste digne chez celle qui répugne à toute forme d'exhibitionnisme. Il est clair également que l'exil au sens le plus propre du terme est lié chez Marguerite Yourcenar aux Etats-Unis, territoire vis-à-vis duquel, comme la plupart des exilés face au lieu de leur exil, elle éprouve des sentiments ambivalents puisqu'il est pays d'accueil et de découverte, qui plus est pour elle, berceau d'une nouvelle vie sentimentale mais aussi, plus négativement, contretypé de l'Europe et de la liberté de mouvement avec laquelle cette dernière était associée. Depuis l'enfance jusqu'à son départ d'Europe en 1939, l'étranger avait été synonyme de voyages, reflet de l'insouciance du père, du plaisir du vagabondage, de l'indépendance économique, de rencontres intellectuelles fertiles. Autant d'éléments qui seront le plus souvent absents de la réalité de la civilisation américaine telle qu'elle l'a vécue, à l'intérieur de laquelle elle se réfugie mais contre les murs de laquelle elle se heurte tout à la fois.

Ce refus d'intégration en soi ne surprendra pas. Historiquement, l'assimilation des francophones aux Etats-Unis a toujours été la plus réticente et la plus difficile.<sup>7</sup> A l'aube de la seconde guerre mondiale, la population francophone y atteignait 1 400 000, parmi lesquels 100 000 seulement étaient nés hors des Etats-Unis. La plupart n'avaient que peu ou pas de contacts avec la France.<sup>8</sup> A cette minorité se sont greffés les 30 000 émigrés intellectuels qui le plus souvent repartiront dans leur pays d'origine à la fin de la guerre. Il serait pourtant faux d'affirmer que les francophones se sont figés dans un

---

<sup>6</sup> *Ibid.*

<sup>7</sup> Voir à ce sujet le chapitre concernant les Canadiens Français in Roger DANIELS, *Coming to America, A History of Immigration and Ethnicity in American Life*, Harper Perennial, 1991, p. 258-264.

<sup>8</sup> Clin W. NETTELBECK, *Forever French, Exile in the United States 1939-45*, Berg, New York/Oxford, 1991, p. 58.

refus systématique d'intégration. Certains furent stimulés par l'Amérique de façon irremplaçable. Ce fut en particulier le cas pour de nombreux peintres avant-gardistes – Ernst, Tanguy, Duchamp, Masson, Dali, Ozenfant, Léger – et pour nombre de musiciens dont le plus célèbre reste Darius Milhaud, souvent plus prolifiques aux Etats-Unis qu'ils ne l'avaient été en Europe. Pour les écrivains néanmoins, le problème crucial de l'expression et de l'intégration linguistiques se posait. Formés dans une tradition qui considérait la langue et la culture françaises comme supérieures, menacés dans leur identité ethnique et politique, "les exilés français, comme Robinson Crusoe sur son île, s'efforcèrent de recréer *in situ* la civilisation dont ils avaient été arrachés."<sup>9</sup> Certes, peu adoptèrent l'attitude d'Antoine de Saint-Exupéry qui refusa tout simplement d'apprendre l'anglais ; mais celle de Claude Lévi-Strauss, pour prendre un exemple opposé, fut tout aussi peu représentative. Sa pensée fut en effet non seulement stimulée, mais peut-être même déterminée par cette expérience étrangère. Sa mise en question de la linéarité analytique associée à la tradition occidentale, sa vision synchronique du temps et des civilisations ont sans nul doute été subordonnées à sa confrontation avec l'Amérique. Loin de la position du rescapé saint-exupérien tout comme du comportement comparatiste de Lévi-Strauss, Marguerite Yourcenar n'était pas une expatriée française typique. Si elle partageait avec ses compatriotes s'embarquant vers l'Amérique des sentiments liés à l'incertitude et à la découverte de l'inconnu, sa situation était différente. D'une part, la plupart des émigrés français, contrairement à elle, étaient uniquement partis pour des raisons liées aux conséquences de la seconde guerre mondiale. Ils avaient la ferme intention, une fois le conflit résolu, de rentrer dans leur pays d'origine et ils le firent, laissant peu de traces après leur passage :

Une fois dispersés [après la guerre] la communauté francophone d'exilés se fonda presque immédiatement dans l'oubli. Ce fut comme si elle n'avait jamais existé.<sup>10</sup>

On ne retrouve pas non plus chez l'écrivain le profil valorisant et sécurisant, ni l'image de marque d'opulence des personnages qu'a élégamment décrits Maurice Dekobra dans certains de ses ouvrages.<sup>11</sup> Marguerite Yourcenar, au seuil d'une nouvelle étape de sa vie, faisait

---

<sup>9</sup> "Like Robinson Crusoe on his island, the exiled French set about trying to recreate *in situ* the civilisation they had been torn away from", *ibid.*, p. 6.

<sup>10</sup> "Once dispersed, the [French speaking] exile community passed almost immediately into oblivion", *ibid.*, p. 189.

<sup>11</sup> Voir en particulier Maurice DEKOBRA, *Les Emigrés de luxe*, New York, 1941.

face à des difficultés professionnelles que sa position de femme ne faisait qu'accroître, même si elle restait une femme de condition socio-culturelle privilégiée<sup>12</sup>. Nombre d'émigrés intellectuels français ou belges résidant sur la côte est furent immédiatement assimilés au système universitaire américain, participèrent aux publications d'expression française (telles *L'Amérique*, hebdomadaire fondé en 1933, *La Voix de France* à partir de 1941 et *Pour la Victoire*) ou furent intégrés par le biais de l'institut d'enseignement supérieur francophone de New York, l'École Libre des Hautes Etudes.<sup>13</sup> Ce ne fut pas son cas. Elle glisse en passant au lecteur des *Yeux ouverts* qu'elle a rencontré des intellectuels tels que Breton et Lévi-Strauss pendant la guerre, mais le peu de correspondance de cette époque qui nous soit parvenu tend à confirmer par son contenu l'image d'une Marguerite Yourcenar dérouterée dans son isolement.<sup>14</sup> En outre, son expatriation à un moment où sa situation financière était plus que délicate et où la solidité des références allait être fracturée par les conséquences de la guerre, fragilisait son appartenance à une classe sociale distincte et l'encouragea à transcender des barrières dont elle se souciait du reste déjà peu dans sa jeunesse de nomade privilégiée. Les ressources dont elle avait hérité ayant été dépensées, les liens la rattachant à la noblesse européenne de son origine étant rompus, elle ne pouvait s'identifier à aucune classe, comme elle l'explique elle-même dans une lettre du 14 août 1954 :

Je n'appartiens pas à la vieille aristocratie, avec laquelle je n'ai pas, ou je n'ai plus d'attaches, mais dont j'ai gardé certaines habitudes de vivre, sinon de penser ; je n'appartiens pas à la haute bourgeoisie, ce qui demande toujours, il me semble, une stabilité, des biens-fonds, une surface que je n'ai pas, et n'ai pas cherché à avoir. A la petite bourgeoisie ou à la classe ouvrière, moins encore, bien qu'il me soit arrivé de vivre dans des conditions de travail physique et de simplicité

---

<sup>12</sup> Bien qu'elle n'ait cessé au cours de sa vie d'indiquer que sa condition de femme ne l'avait limitée en aucune manière (voir en particulier à ce sujet, *Et le féminisme?*, in *Les Yeux ouverts*, et certaines de ses lettres, dont ses réponses à Maurice Nadeau, in *Lettres à ses amis et quelques autres*, NRF, Gallimard, Paris, 1995, p. 436), il est très probable que, professionnellement du moins, sa situation de départ aux Etats-Unis aurait été facilitée si elle avait pu intégrer ce cénacle presque exclusivement masculin des journalistes et des universitaires francophones en place dans des institutions américaines.

<sup>13</sup> Si l'École Libre des Hautes Etudes n'a été fondée qu'en 1942, un institut universitaire francophone avait été établi à New York dès la fin de la première guerre mondiale.

<sup>14</sup> Voir sa correspondance, en particulier la lettre qu'elle adresse à Jacques Kayaloff en 1942 : "Je n'ai aucune nouvelle de France, aucune nouvelle de Grèce, et mon découragement atteint à la largeur et à la profondeur de l'océan Atlantique", Lettre à Jacques Kayaloff, in *Lettres à ses amis et quelques autres*, op. cit., p. 73.

qui me rapprochaient de cette dernière. [...] Mes amis, ou les gens que je connais ou fréquente, appartiennent à peu près à toutes les classes (comme à tous les pays). Peut-être l'écrivain est-il quelque'un qui a pour privilège d'échapper à la servitude du milieu social.<sup>15</sup>

Sa situation personnelle est également différente de celle de la plupart de ses compatriotes, en cela que, en s'arrachant à l'Europe, elle ne vogue pas vers un vide émotif. Elle laisse bien sûr derrière elle de nombreux amis, mais s'évade loin des récifs sentimentaux et de certaines plaies encore vives, en succombant aux charmes d'une nouvelle relation. Ce faisant, elle accepte plus ou moins consciemment de se retrouver au moins temporairement à la double merci, affective et matérielle, de Grace. L'Amérique est donc réellement pour elle, à tous les sens de l'expression, *a land of opportunities*, un territoire lui permettant de s'ouvrir à de nouvelles possibilités professionnelles et personnelles, un nouveau point de départ à partir duquel elle devra recentrer ses références et repenser la tâche qu'elle se donne d'accomplir dans le monde. Qui plus est, une fois sa décision prise de s'installer aux Etats-Unis, elle fixera son choix sur une île, lieu ambivalent de refuge, de retour sur soi et de réclusion lié certes à l'exil, mais également à l'initiation et à la découverte.

Ce vécu de l'exil aura naturellement pour conséquence une écriture de l'exil. Par lui, elle s'est ouverte à la différence en renforçant ses références ; elle est devenue écrivain du devenir mais aussi du revenir. En cela cet exil déterminera sa créativité. Le déchirement douloureux de la séparation la propulsera vers le connu, c'est-à-dire vers le passé qu'il soit linguistique ou historique. Mais chez celle dont la pudeur et la fierté voilent le désir de se révéler, le passé, comme l'illustrent ses deux chefs-d'œuvre, ne sera pas intimiste. Ceci explique son attachement à un monde antique qui lui renvoie une image sécurisante de sa culture, lui permet d'établir une distance avec un présent difficile, incertain et parfois hostile sous un vernis où le vécu personnel, sans être absent est dilué dans l'universel. Ce n'est que plus tard, alors que, sa situation financière s'étant améliorée, son exil se sera transformé en une forme de nomadisme voulu réminiscent de celui de son enfance, qu'elle se penchera sur l'autobiographie et, toutes proportions gardées, se livrera ou du moins, livrera l'intention de se livrer. En attendant cette période de maturité à venir, elle traverse une longue crise qui correspond à la période de gestation des *Mémoires d'Hadrien*, et à l'attirance envers la traduction ou

---

<sup>15</sup> Marguerite YOURCENAR, lettre à M. K. de Radnotfay, in *Lettres à ses amis et quelques autres*, op. cit., p. 112.

l'adaptation de textes qui lui permettent de donner une voix à son silence. Moment stérile d'autant plus accentué qu'il correspond à celui de la guerre, mais qu'elle semble avoir accepté avec stoïcisme, à moins qu'il ne s'agisse de fière pudeur :

1943. Il est trop tôt pour parler, pour écrire, pour penser peut-être, et pendant quelque temps notre langage ressemblera au bégaiement du grand blessé qu'on rééduque. Profitons de ce silence comme d'un apprentissage mystique.<sup>16</sup>

Voilà bien qui la caractérise : ce désir et cette capacité d'apprendre de tout et peut-être même surtout de la douleur. Sous un apparent refus d'adaptation à sa vie américaine, qui semble avoir bloqué l'évolution de la future académicienne, elle se laisse néanmoins plus ou moins consciemment pénétrer d'influences discrètement perceptibles, mais qui seront essentielles à sa vie personnelle et donc, à sa production artistique. Son expérience pédagogique au Sarah Lawrence College, qui n'est pas l'une des plus heureuses certes, a forcé son ouverture à la tolérance, car pour la première fois de son existence, sous pressions financières, nombre de ses rapports avec les autres sont des rapports non choisis, imposés à elle pour raisons professionnelles. En 'exil', car tel est bien l'exil pour elle, elle prend donc conscience du fait que le choix de ses interlocuteurs est un luxe dépendant de l'aisance matérielle. Cette expérience négative eut des conséquences ambivalentes ; l'accentuation de son désir de prise de distance avec des contemporains par lesquels elle était mal comprise (à tous les sens du terme<sup>17</sup>) mais également l'ouverture à une forme de (sub)culture qui permet de dissoudre les rigidités et de valoriser les marginalités. Mais l'influence majeure de l'aventure américaine sur l'expérience créatrice et spirituelle de Marguerite Yourcenar reste avant tout celle des grands espaces, déterminante pour sa prise de conscience d'une intégration trans-humaine à son environnement :

Venue ici [sur l'île des Monts Déserts], et mise en présence d'une réalité tout à fait différente [de celle de l'Europe], massive et amorphe en

---

<sup>16</sup> Marguerite YOURCENAR, "Carnets de notes, 1942-1948", *En Pèlerin et en étranger*, in *Essais et Mémoires*, Gallimard, 1991, p. 529.

<sup>17</sup> A l'oral, son accent frisait la caricature ; à l'écrit, elle a systématiquement refusé d'employer l'anglais, comme le confirme ce témoignage de l'une de ses étudiantes de l'université de Sarah Lawrence : "Elle ne disait jamais un mot d'anglais en classe – et fort peu en dehors. Cela me semblait étrange que l'on ne soit pas obligé de parler correctement l'anglais dans un collège américain, mais quand on avait quelqu'un avec une telle présence, on pouvait bien faire une exception", Charlotte Pomerantz-Marzani, in Josyane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Gallimard, 1990, p. 176.

## *L'exil américain de Marguerite Yourcenar*

quelque sorte, le changement me fut, je crois très utile. [...] Ici [...] j'ai trouvé le silence naturel, et parfois les cris des oiseaux nocturnes, le bruit de sirène d'un caboteur qui aborde dans le brouillard. J'ai dit, dans la préface à la *Petite Sirène*, que cette courte pièce marque le moment où la géologie, pour moi, a pris le pas sur l'histoire. Et cela rejoint quelque chose de très profond. C'est ici que j'ai commencé à m'intéresser de plus en plus au milieu naturel, aux arbres, aux animaux.<sup>18</sup>

Si l'on considère que la fin de l'exil est marquée par l'intégration linguistique, l'exil sera perçu comme sans fin chez Marguerite Yourcenar car on sait à quel point sa fidélité obstinée à la langue française représente un pilier de sa créativité. Il ne semble toutefois pas que cette définition soit juste dans son cas, puisque dès son enfance, le monde des voyages et de l'étranger était associé à la référence de la langue française et que la formation de son identité a été fortement marquée par l'ambivalente présence de ces deux notions. De plus, cette quête d'harmonie avec la nature la réconcilie avec son exil intérieur et lui permet d'intégrer l'universalité du revenir, liée au passé, à celle d'un devenir ouvert sur le monde présent.

---

<sup>18</sup> Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980, p. 130.